

cruche. Il y avait des caves ou canevettes pour les flacons de liqueur.

Dans les anciens actes que j'ai déchiffrés, il n'y a pas de mention de salière. On pinçait, en l'enlevant dans une rondelle de pain, une petite portion de la mie, et l'on mettait le sel dans ce réceptacle. Tranche de pain devenait vaisselle.

* * * Voici comment je me figure un repas de bons bourgeois, au Canada, il y a deux cents ans. Le père, la mère, la tante, le neveu, sept enfants—tous du même âge—se décident à dîner ensemble.

Se décident, dites-vous ?

Oui, car en France chacun mangeait dans son coin et l'on ne formait une "table" que dans les grands jours. Laissez-moi vous dire que les premiers Canadiens comprirent bientôt le bon sens de la réunion de famille autour d'une table commune. En Europe, une assemblée de ce genre, dans le peuple, la bourgeoisie, la noblesse et la cour, indiquait une circonstance exceptionnelle, mais nos premiers Canadiens se considéraient, avec raison, comme les rois du pays et maîtres de leurs agissements. Ils dinaient presque toujours avec solennité.

Alors on adopta ce qui n'était pas connu en France : un lieu appelé la salle à manger, et l'on y transporta tout ce qui devait servir aux repas de la famille. La table centrale était entourée de bancs de bois, sur lesquels se plaçaient les membres de la famille. Au milieu de la table, la soupière dans laquelle chacun plongeait sa cuillère. Puis venait la viande coupée par petits blocs, afin que le couteau à jambette put la tailler en bouchées et les piquer avec la pointe pour les conduire à la bouche. De fourchettes, point. Les doigts, toujours savants et experts, prenaient dans les plats ce qui convenait à l'individu—et va comme je te pousse, le dîner s'accomplissait.

* * * Un jour, il y eut grande révolution. On inventa la cuillère à pot. Le majordome puisait dans la soupière, puis versait le contenu de son récipient dans une assiette creuse, d'où chaque convive prenait sa part, à petites bouchées, au moyen d'une cuillère—raisonnable.

L'assiette creuse ébranla le monde. Ce fut un 14 juillet. Une bastille qui tombe ne fait pas tant de bruit. L'assiette creuse triompha sur toute la ligne et l'on prit la coutume de qualifier de "vaisselle plate" les plats d'argent et d'or destinés dorénavant à ne recevoir que des objets solides, comme viandes sans sauce, fruits et gâteaux.

L'histoire raconte que Louis XIV, aux prises avec la banqueroute, vendit sa vaisselle d'argent et d'or. Il avait même des baquets d'argent massif dans lesquels il cultivait des fleurs et qui furent sacrifiés comme le reste de son mobilier métallique. Des tables d'argent aussi furent fondues pour faire de la monnaie.

Eh bien ! à ce même moment, les Canadiens subirent des pertes immenses, par suite de la banqueroute du monarque. Ils se ravisèrent, trente-cinq ou quarante ans plus tard, lorsque s'ouvrit la guerre dite de Sept Ans. Alors les troupes payèrent en argent les subsistances qu'on leur fournissait, mais les habitants, instruits par l'expérience, se firent confectionner de la vaisselle avec cet argent. Nous n'avions ici que de petits orfèvres, des bijoutiers sans importance, peu propres à la fabrication des écuelles et des coupes qu'on leur demandait de nous livrer, mais ils y mirent de la bonne volonté et c'est ainsi que les hommes de ma génération ont pu voir encore, dans les campagnes et les villes, des cuillères, des tasses, des soupières, des vases de toutes façons, grossièrement façonnés, mais d'argent massif, restant comme témoins des abus de l'ancien temps.

Il y a quelques années, on trouvait dans les sables du *Platon* des Trois-Rivières une demi douzaine de cuillères de ce genre, cachées avec d'autres objets, pour les soustraire, sans doute, à la rapacité des soldats. J'ai vu de ces articles un peu partout. Ils attestent l'ignorance des fondeurs et nous disent qu'ils ont été fabriqués dans un mo-

ment de crise. La vaisselle a son histoire comme le plus grand capitaine.

* * * Dans les banquets, ainsi nommés, parce que les convives étaient assis sur des bancs, chaque homme avait près lui une femme—et l'écuelle, l'assiette, le gobelet, le couteau étaient communs aux deux, comme dans les idylles d'amour.

Eustache Deschamps, qui mourut vers 1420, s'exprime comme suit dans une satire contre le mariage : "Si femme vous avez, il vous faudra pintes, pots, aiguères, dressoir avec beaucoup de vaisselle, sinon d'argent, au moins de plomb et d'étain." La vaisselle de plomb ne va pas au feu ; celle d'étain n'est pas beaucoup plus brave, mais tout de même on s'en servait comme plats froids.

L'étamage était inconnu au dix-septième siècle et l'on s'empoisonnait très bien en mangeant des aliments cuits dans des vaisseaux de cuivre jaune ou rouge.

* * * "C'est vers le commencement du dix-huitième siècle qu'on a trouvé à Paris le moyen de tirer encore quelque parti d'une faïence cassée, en recousant ses fragments avec des agrafes de fil d'archal. Cette invention, dont certains de mes lecteurs trouveront ridicule que je fasse mention, mais que, malgré son peu d'importance, je crois devoir citer parce qu'elle est un objet d'économie, est due à un nommé Delisle, du village de Montjoie, en basse Normandie. Appelé et employé, pour son talent, dans la plupart des cuisines, son exemple tourna plusieurs autres gens de sa sorte vers cette petite branche d'industrie. Le faïenciers, à la vente desquels ils nuisaient voulurent la leur interdire, et ils leur intentèrent un procès, mais l'unique avidité des marchands succomba, et la profession des raccommodeurs de faïence fut déclarée libre." Le Grand d'Aussy qui rapporte ce fait, ne parle pas de l'assiette brisée en dix morceaux par l'illustre Guibollard, lequel s'en consolait en disant : "Après tout, il n'y a pas un seul de ces morceaux qui soit cassé."

Benjamin Sulte

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

L'honorable George Duhamel vient de mourir. Il a été ministre, au commissariat des terres de la couronne, dans le gouvernement de la province de Québec, sous l'administration Mercier. Il fut un jour, aussi, notre collaborateur, au *MONDE ILLUSTRÉ* ; toutes nos sympathies sont acquises à ceux qui pleurent sa perte, en attendant que nous consacrons à sa mémoire une spéciale notice biographique qu'ont bien méritée de notre part ses états de service.

* * *

On nous rapporte beaucoup de bien des jolies soirées musicales qui ont eu lieu à Belœil, le 6 et 7 du mois courant, et où l'on a joué l'opéra-comique d'Offenbach : *La fille du Tambour-Major*. Nous n'hésitons pas à y ajouter foi ; cela n'a rien d'extraordinaire pour qui a vu, sur le programme, les noms d'artistes en musique comme M. Guillaume Couture, chef d'orchestre, Mlle Maria Bernard, pianiste ; d'acteurs distingués, chanteurs et chanteuses, comme Mme Valin, Mlles Couture, Bienvenu, Daigle, Gauthier et Préfontaine ; MM. Lanthier, Choquette, Valin, Bernard et Chalifoux.

Nous joignons à toutes celles déjà offertes nos félicitations sincères à l'adresse du "Cercle athlétique et dramatique de Belœil."

* * *

Décidément, c'est pour de bon qu'il s'intéresse à nous, le nommé Jean Fesse-Loup, de l'*Echo des*

Deux-Montagnes. Ne voilà-t-il pas qu'il nous fait la haute faveur de reproduire, parafée de ses initiales, toute une colonne du *MONDE ILLUSTRÉ* où nous avions inscrit un récit de voyage au royaume du Nord.

Et il bat des mains, et il s'écrie : "Jules Saint-Elme a pensé au curé Labelle !" bien convaincu, à part lui,

.... qu'il a fait aller la machine.

Eh ! mais non, cher homme, ça n'est point au *MONDE ILLUSTRÉ* qu'on oublie le grand curé Labelle et tous les vrais patriotes généralement. Mais, chez nous, on fait les choses sans parti pris, en temps et lieu. Si l'on donne l'hospitalité de nos colonnes à quelque visiteur de marque, l'honorable M. Nantel, par exemple, on lui garde, pour cette fois-là, notre meilleur accueil ; et puis, lorsqu'on est rendu chez le bon curé Labelle, dans son Nord, c'est le temps propice et on l'acclame dans ses œuvres, avec d'autant plus de cœur et de sincérité que cette noble figure est disparue, que c'est un de nos grands morts que nous saluons en lui.

Voilà. Mais encore : Jean-Fesse-Loup, qui ne fait rien pour rien—tout comme certain "fougueux docteur" qui tient la plume au même susdit *Echo*, et dont les invites à l'encensement amusent fort "une Bérengère quelconque"—à un grain d'envie : il clame que nous avons obtenu au moyen de compliments l'invitation officielle du "Montréal et Occidental" dont on jeûne encore à l'*Echo*, paraît-il. Nenni, beau sire : la monnaie de singe ne vaut pas entre gens d'honneur : la vraie raison de votre abstention forcée de cette excursion charmante, est, sans doute, qu'on pouvait très allégrement se passer de vous autres, là-bas, l'événement l'a prouvé, et que, pour *LE MONDE ILLUSTRÉ*, la compagnie du "Montréal et Occidental" qui l'a invitée elle-même, tenait à l'y voir représenté.

JULES SAINT-ELME.

LE BALLON "LE JUPITER"

(Voir gravure)

Le 11 juillet au soir, partit du casino du Havre le ballon, *le Jupiter*, monté par MM. Besançon, Porlié et Georges Bans, ce dernier était chargé de la partie scientifique du voyage aérien.

A peine le ballon avait-il quitté le Havre qu'il fut poussé rapidement dans la direction du cap de La Hève. Les aéronautes occupés à tirer un feu d'artifice, ne songeaient nullement à leur sûreté ; lorsque tout à coup un coup de vent, comme il s'en rencontre souvent dans ces parages, fait descendre le ballon de 900 à 300 pieds. A ce moment, on vit une flamme rouge qui brûlait à environ quinze pieds sous la nacelle : c'était le signal de détresse. Plusieurs barques voulurent se porter au secours de ces infortunés ; mais la tempête qui se déchainait en ce moment les empêcha de donner suite à leur projet. Le ballon descendait toujours et bientôt la nacelle fut immergée ; les aéronautes se craponnent au cercle et aux cordages et sont obligés, pour empêcher de sombrer le ballon tout trempé, de quitter leurs vêtements. Enfin, après deux heures de mortelles angoisses et de souffrances inimaginables endurées par ces courageux aéronautes, la pluie ayant cessé, le *Jupiter* se relève et monte à une attitude de 6,500 pieds, traverse quelques nuages de neiges et redescend tout doucement. Quelques navires sont en vue, parmi lesquels un navire allemand, la *Germania*, qui a entendu les appels désespérés poussés par les passagers du *Jupiter*. Le navire stoppe et envoie une barque de sauvetage. Sans hésiter, un des aéronautes, M. Porlié, tire la corde de la soupape une dernière fois ; aussitôt le ballon fait un plongeon et profitant d'un moment d'accalmie, M. Besançon et ses compagnons sautèrent dans l'embarcation. Quelques minutes après, ils étaient à bord de la *Germania*. Le *Jupiter* allégé du poids des aéronautes s'éleva et disparut dans l'espace. Il fut retrouvé en bon état, en Angleterre.

Enfin, les trois aérostatiers débarquèrent à Camaret, après être restés quatre jours en mer